

Quand Otto est pris d'une lubie, j'ai intérêt à bien le tenir en laisse. Ce porc n'a pas de limites. Via Fillungo ou sur les remparts, s'il dégaine son arme, il ne fait aucune distinction de sexe et vu que les chiennes en chaleur, personne ne les sort, et que celles qui ne sont pas en chaleur sont farouches, il faut toujours qu'il aille tenter de monter des mâles, sans se soucier de leur taille. Si bien qu'avec les plus petits, il s'actonne dans le vide et baise l'air. Je disais donc que je le tiens bien en laisse parce que je n'ai pas envie de m'engueuler avec les maîtres des autres cabots. J'ai déjà bien assez d'engueulades avec ma femme et mes traînardes de gamins qui ne veulent ni étudier, ni travailler. Stefi a voulu s'inscrire en fac de philo. Mais, putain, ça va lui donner quoi, ce master ? C'est ça qui va lui donner un boulot, peut-être ? De toute façon, c'est une cabocharde :

- Ne t'inquiète pas, tu verras que ça me servira.

- Oui, pour rêvasser comme à ton habitude, ou pour glander à longueur de journée.

- Toi, occupe-toi de tes affaires ou de Maurizio, qui est bien plus en retard que moi.

Maurizio a deux ans de plus, des boucles d'oreilles de drogué, rasé des tempes jusqu'à la nuque, avec une houpette de coq en rut au milieu. Il suit des cours de théories politiques, une de ces facs qui donnent l'impression d'ouvrir toutes les portes du marché du travail mais qui, en fait, ne les ouvrent que sur la glandouillerie, profession rêvée des fainéants au chômage. Quand il rentre le soir, on ne sait d'où - en tout cas certainement pas de Pise, où il est censé

aller à la fac – il s'avachit sur son lit comme une énorme bouse et voilà le spectacle : le corps défait et à l'abandon comme celui d'un phoque. Quand je m'en rends compte, j'ai envie d'attraper le pistolet à barillet, souvenir de guerre de mon père, et de lui tirer dans le cul, de lui perforer ces fesses qui, depuis qu'il a arrêté le sport, sont devenues aussi flasques qu'une méduse.

Mon père a fait la guerre, tout comme mon grand-père et mon arrière-grand-père, Manoel Balboa, arrivé en Italie au XIX<sup>e</sup> siècle pour ouvrir une boutique de vins portugais ; il était de Lisbonne. Plutôt du style coléreux. Un jour, il a eu des démêlés avec la justice, à cause d'un soi-disant duel au pistolet, pour une histoire de femme. Après quelque temps, il a ouvert un magasin d'alimentation à Lucques où il avait rencontré sa future femme. L'activité, qui s'est développée au fil des années, est passée à son fils, c'est-à-dire à mon grand-père, puis à mon père et elle existe encore actuellement, à l'angle de la Via Anfiteatro et de la Via Fillungo ; les propriétaires, eux, ont changé.

Mais je m'égare. Je parlais de mes enfants. Des deux premiers, j'ai dit ce qu'il en était. Et puis, il y a Manuel, c'est-à-dire Emanuel, en version espagnole. À la mairie, il a été déclaré sous le nom d'Emanuel ; ma femme y tenait, en souvenir de son père. En ce qui me concerne, ça ne me plaisait pas du tout parce que ça me faisait penser à l'engance délétère des Savoie. On a donc fini par l'appeler Manuel, prénom qui, au fond, rappelait mes origines. C'est le dernier arrivé et non désiré. On dirait qu'il le sait que j'ai toujours voulu que ma femme avorte ; c'est vrai, il te fait chier pour n'importe quoi. Il vient d'avoir quinze ans et comme casse-

couilles, on ne trouve pas mieux. Il fait du volley parce que c'est une espèce de grande perche pour son âge et il ne se débrouille pas trop mal. Les petites équipes de juniors se le disputent et, au fond, ça me fait plaisir parce que c'est bon de faire du sport, enfin c'est ce qu'on dit. Mais dès qu'il rentre à la maison, il oublie le sport et ne pense à rien d'autre qu'à la musique et aux filles, qu'il ne baise même pas, j'en suis presque sûr. L'école passe au second plan. D'ailleurs, il a de la chance que, de nos jours, dans cette institution scolaire en décrépitude, tout le monde soit promu, y compris les têtes de con, sinon, il serait encore en quatrième.

Les enfants sont un problème. Remarque, tout dans la vie en est un. Si je savais blasphémer, je blasphémerais du matin au soir. D'ailleurs, ça ferait du bien à l'atmosphère de cette ville bigote aux cent églises, toutes plus belles les unes que les autres, et toutes plus hypocrites les unes que les autres. Parce que les gens qui les fréquentent vont s'y repentir, mais à peine ressortis, ils deviennent les maîtres incontestés de toutes les conneries possibles et imaginables. Un ami journaliste, comme moi, grand blasphémateur de surcroît, me racontait qu'un jour, à la sortie d'une conférence de presse à l'archevêché, il avait oublié son parapluie et devait retourner le prendre ; vu qu'il avait abandonné la compagnie des autres journalistes sortis de l'édifice, dès qu'il s'est trouvé seul dans cette atmosphère saturée d'encens du siège archiepiscopal, il a ressenti un besoin pressant de proférer des jurons pour désacraliser l'endroit et parvenir à une catharsis libératrice, après les heures de blablas des différents prélats gardiens de la sous-ventrière de l'évêque. Une véritable jouissance, m'a-t-il dit.